

Aure Recanati

Pour comprendre mon histoire, je dois commencer par vous apprendre que je suis née avec les prénoms suivants : Césarine, Georgette, Lucie. A la suite de nombreuses maladies de mon mari, je suis devenue, avec une bénédiction du rabbin Farhi, Aure, Lucie ; changement qui a été officialisé par le tribunal de Nanterre en 1998.

Parmi nos parents déportés, je pense à tia Buena, tante de mon père ; ma mère, qui était restée très salonicienne, la recevait lors des goûters de dame, pendant lesquels on servait abondamment rosquettes, bimbrios accompagnés de ce merveilleux café turc en ne parlant que judéo-espagnol. Les enfants étaient exclus de ce genre de réunions qui ne nous intéressaient guère.

Le docteur Vidal Modiano, le fils de tia Buena, avait épousé une femme protestante, Léa, qui s'était convertie. Tia Buena lui avait appris la merveilleuse cuisine salonicienne. Vidal a été président du CRIF de 1950 à 1969.



Vidal Modiano, président du CRIF, dépose une gerbe en hommage aux déportés.

Comme Vidal, nous avons eu la chance de nous trouver en zone libre après l'armistice et nos parents ont préféré ne pas remonter à Paris. Ils ont choisi la Côte d'Azur pour son climat et Antibes, petite ville avec un lycée pour leurs filles. Le frère de ma mère, Samy, notre oncle Choumo, avait un passeport espagnol, c'est lui qui est remonté à Paris pour régler les affaires,

mettre sa villa sous la protection du consulat espagnol, nous l'avons retrouvée intacte après la libération alors que l'appartement des parents avait été pillé et occupé ; oncle Choumo a aussi pu vider ses comptes bancaires, ceux de mon père et ceux de leur petite entreprise avant qu'elle soit pillée et vendue. Ceci nous permettra de vivre jusqu'à la fin de la guerre sans être obligé de travailler.

A Antibes nous vivions dans une belle villa entourée d'un grand jardin que mon père avait transformé en potager, ce qui nous a rendu grand service avec les restrictions. Nous étions sous occupation italienne depuis novembre 1942, à l'abri ; mais certaines lois de Vichy restaient en vigueur comme l'interdiction des mariages religieux juifs. C'est dans notre villa, la Pacotille, qu'a eu lieu, dans la plus grande discrétion, le mariage religieux de Ziza, la fille de Vidal et Léa Modiano avec Charles Navarro, et mon mariage avec mon cousin Joseph/Pepo Recanati le même jour. Pas de voisinage suspect. Evidemment pas question de robes blanches de fleurs ou de chants. N'étaient présents que mes parents, mes jeunes sœurs, Vidal et Léa Modiano, tia Buena et Henri, le jeune frère de Ziza, son mari Charles Navarro n'avait pas de parents, le rabbin et un couple d'amis de mes parents, les Tazartes, qui ont servi de témoins, par la suite ils ont pu partir pour l'Amérique du Sud. Après la cérémonie, avec l'accord des parents, le rabbin a brûlé nos Ketuboth, papiers trop compromettants. J'ai appris plus tard que ce rabbin dont je n'ai jamais connu le nom a été déporté et n'est pas revenu.

Après l'arrivée des Allemands sur la Côte d'Azur fin juillet 1943 Vidal Modiano nous a conseillé de déménager, la mairie ayant la liste des habitants juifs. Nous nous sommes réfugiés à Villefranche, à côté de Nice, dans une villa où le propriétaire avait accepté de ne pas nous déclarer. Vidal et famille se sont réfugiés en Savoie où la famille protestante de Léa les a cachés. Mais tia Buena a été arrêtée en Savoie et déportée par le convoi 62 pour Auschwitz. Charles Navarro, le mari de Ziza, a été déporté, il est revenu et a pu vivre quelques années heureuses avec sa femme. Peu de temps après la déportation de son mari, Ziza a accouché en Savoie, début août 1943. Craignant d'être arrêtée avec son enfant, elle a réussi, je ne sais comment, à se rendre très malade ; elle ne s'en est jamais remise. Elle a eu la joie de revoir son mari au retour d'Auschwitz, ils ont eu une mignonne petite fille, Ninon. Ziza est morte jeune sans avoir eu la joie d'élever ses enfants.

Le docteur Vidal Modiano a été arrêté en octobre 1943. Il s'en est sorti, je ne sais pas comment.

Un cri dans la nuit

Sous occupation italienne à Antibes nous étions à l'abri. Mon cousin Pepo/Joseph Recanati (passeport grec), qui était revenu en France pendant « la drôle de guerre », pour terminer ses études, vivait dans un hôtel pour étudiants à Lyon, sous occupation allemande, où il préparait une licence de

mathématiques avec ordre de ses parents et de mes parents, son oncle et sa tante, de faire le nécessaire pour partir en Suisse et retourner auprès de sa famille à Istanbul.

Une nuit de décembre, je suis réveillée par un appel angoissé de Pepo : « Georgette ». Appel qui vibre dans la nuit sans lumière. Terrorisée, je prends mon réveil par terre à la tête du lit pour regarder l'heure et c'est la tête de mon cousin que je tiens entre les mains. Traumatisée, j'arrive à me lever et cours dans la chambre des parents en hurlant : « On a arrêté Pepo ! On a arrêté Pepo ! » Ils me croient devenue folle. Mais j'étais dans un tel état que mon père se résigne à téléphoner à l'hôtel où Pepo logeait à Lyon, ce qui n'était pas si facile à l'époque. Il arrive à joindre un responsable ; Pepo avait été arrêté et emmené par la Gestapo. Mon père téléphone à Brelin, un ami français de Pepo qui lui conseille de venir en vitesse avec l'argent pour payer une rançon. Mon père prend le premier train pour Lyon, il rencontre Brelin qui lui annonce que Pepo n'est plus au dépôt ou l'on a enfermés les juifs, un train a déjà quitté Lyon pour Drancy et un autre train attend le départ en gare de Vénissieux ou ils rencontrent un officier de police, ami de Brelin, quelques propos d'échangés et l'officier monte dans le train qu'il parcourt en appelant « Joseph Recanati », et mon père et Brelin le voient descendre du train suivi de Pepo ! « Filez, faites vite » leur conseille l'officier qui va les conduire à l'hôtel où Pepo fait sa valise et de nouveau la gare et le train pour Antibes.

Pourquoi pas nous ?

Après cette histoire, mon père a compris qu'il valait mieux passer en Espagne, son cousin Vidal Modiano était du même avis. Avec l'aide d'amis de Vidal, ils obtiennent l'adresse d'un passeur à Toulouse où ils partent quelques jours pour régler les détails du voyage. Tout était réglé, ils s'apprêtent à revenir à Antibes. Mais Vidal rencontre un couple d'amis avec deux jeunes enfants qui partent dans la nuit pour l'Espagne avec les mêmes passeurs que nous. Ils voudraient que les enfants puissent se reposer avant le trajet. Ils les hébergent dans leur chambre d'hôtel et à minuit séparation émue avec une adresse pour une rencontre en Espagne. Le lendemain matin, allant vers la gare, ils les voient passer enchaînés, encadrés par des miliciens. Ces passeurs, qui devaient nous aider aussi à passer en Espagne, dévalisaient leurs clients et les livraient aux Allemands.

Et la question lancinante : Pourquoi ? Pourquoi Vidal a rencontré ses amis juste avant le retour à Antibes ? Pourquoi eux avec leurs enfants ? Pourquoi pas nous ?

C'est peu après cette histoire qu'ont été célébrés le mariage religieux de Ziza, la fille de Vidal Modiano, avec Charles Navarro et le mien avec Joseph/Pepo Recanati.

De nombreux parents et amis n'ont pas eu notre chance.

Elie Recanati, l'oncle de mon mari, et sa femme Lucia ont été arrêtés à Paris en 1942. Leur fils, Joseph, 21 ans et Jean, 17 ans ont réussi à passer la ligne de démarcation, aidés par des résistants communistes. Joseph a été arrêté à Nice par les Allemands en 1943. Jean a été caché par les résistants. Il est resté seul, s'est marié après la guerre avec une femme veuve d'un mari déporté. Ils ont eu un enfant. Jean est mort jeune.

La famille Mallah, les parents Henriette et Jacques, et leurs fils Jacques et Robert :

Ils ont arrêté Jacques dans la rue à Paris et trouvant l'adresse grâce à ses papiers d'identité, ils ont arrêté les parents chez eux. Personne n'est revenu. Le plus jeune fils, Robert, n'étant pas chez lui a échappé à la rafle.

Edgard Pelosof, le gendre de la sœur de mon père, Sol Asseo et le mari de leur fille Margot été déporté par le convoi du 24 décembre 1943, il n'est pas revenu.

La fin de la guerre

Mon fils Henri est né à Antibes le 24 juillet 1943, le jour où Mussolini a été chassé de son poste. Deux jours plus tard, les Allemands envahissent la zone italienne. Mon bébé et moi étions cachés à la clinique où j'ai accouché et c'est là qu'a eu lieu la circoncision d'Henri, en présence de mes parents, de Vidal Modiano et du docteur Siraga qui a fait l'opération. Sans fête ni chants. Et personne parmi les membres de la famille n'a pensé qu'il aurait peut-être été préférable d'attendre la paix.

Vidal nous a conseillé de partir rapidement, la mairie d'Antibes ayant la liste des Juifs. En septembre 1943, avec l'aide d'Henriette, notre femme de ménage dont j'ai oublié le nom de famille, nous déménagions à Villefranche, Henriette avait loué un camion à son nom et déménagé nos biens et provisions dans notre nouvelle habitation. Personne à Antibes n'a su où et comment nous avons disparu, Henriette a aussi trouvé une pension de famille pour notre oncle Salomon, le frère de mon père ; il était âgé et ses papiers portaient le tampon « Juif ». Il préférait cette solution plus confortable pour lui. Il y a été soigné et caché,

Henriette allant le voir régulièrement, jusqu'au retour de sa sœur, Sol Asseo, qui avait suivi les Italiens avec son mari et sa fille quand ils ont fui les Allemands fin juillet 1943.

Fin 1943, début 1944, je ne me souviens plus exactement, les Allemands inquiets à la perspective d'un débarquement américain, exigent que tous les réfugiés quittent la Côte d'Azur et que les enfants de moins de cinq ans subissent un certain nombre de vaccins. Les certificats de vaccination devaient être contrôlés à la gare. Je demande à ma pharmacienne un médecin pour vacciner mon enfant. Elle me regarde longuement en réfléchissant et me dit : « Oh vous, vous devriez appeler le docteur Jezequiel ». Rendez-vous pris. Mes parents et Pepo restent en bas au salon. Je fais entrer le médecin par la porte du haut. Dans la chambre, je dépose mon bébé sur notre lit. « Déshabillez le bébé ». Angoissée, j'écarte les langes et libère le haut de la cuisse. Il s'énerve, ouvre les langes et regarde furieux le bébé nu, je suis complètement crispée, il se tournant vers moi, me montrant le sexe du bébé : « Mais vous êtes folle ! Pourquoi ? Pourquoi avez-vous fait ça maintenant ? » J'éclate de rire, il me regarde avec pitié puis vaccine le petit, le linge et le prend dans ses bras avant de me le tendre. « Et maintenant que puis-je faire pour vous ? » Je l'emmène au salon voir la famille. Il fournira de fausses cartes d'identité à mes parents et à mon mari nés à Salonique. Quand il nous apportera les papiers, mon père lui demande : « Combien je vous dois ? » « Rien, oubliez mon nom ». Nous avons oublié. Je m'en suis souvenue une nuit, il y a quelques mois, en écrivant l'histoire de la guerre que nous avons vécue !

Nous partions pour Souillac où un ami avait aidé mon père à trouver une maison en pleine campagne sur les bords de la Dordogne. Pour ce voyage, arrêt le soir à Toulouse, les trains ne roulant pas la nuit, mon père avait trouvé pour ma mère, mes sœurs et moi avec mon bébé une planque pour passer la nuit. A la gare de Toulouse, queue interminable, froid, nuit, fatigue. Je regarde, essaye de voir ce qui se passe de l'autre côté. Mon regard croise celui d'un homme jeune. Il parle au contrôleur, avance le long de la queue en parlant aux gens. Arrivé près de moi : « N'avancez pas, il y a la gestapo dans la gare ». Il passe. Et un cri : « Maman, j'ai oublié mon sac dans le train, venez vite ». Elles me suivent. Je leur explique. Le train avait déjà été vidé de ses marchandises, nous nous cachons derrière des caisses, mon bébé au sein toute la nuit, attendant, attendant, dans le soir et le froid, et ma prière : « Mas scura la notchada mas presto amenesce » répétée, répétée toute la nuit. Le jour gris et triste se lève, des hommes de peine arrivent vidant les quais, des passagers, nous allons en silence à la toilette nous arranger un peu et retour sur le quai où nous prendrons le train pour notre dernière étape « Les Cuisines », village à cinq kilomètres de Souillac.

Aux Cuisines, nos vêtements de citadins nous ont vite fait repérer. Pepo a été convoqué pour le STO dès le premier mois, en mars 1944. Brelin est venu le chercher et il a pu se cacher dans les environs de Lyon. J'avais en cachette gardé tous mes papiers d'identité de jeune fille et personne ne m'a connu comme madame Recanati. La dernière lettre de Pepo datait de mai

1944 et horreur, plus de nouvelles jusqu'en septembre 1944, Brelin lui ayant donné un vélo pour qu'il vienne nous rejoindre si nous étions encore vivants.

Depuis le débarquement des Alliés de troupes allemandes remontaient du sud vers la Normandie en traversant notre village. Les Allemands dans certaines villes ayant arrêté et fusillé des hommes, sans oublier Oradour-sur-Glane l'inquiétude régnait dans le village ; des hommes veillaient le long de la route. Dès qu'ils entendaient les Allemands, ils se précipitaient dans le village, alertaient tous les hommes, dont mon père, et ils partaient tous se cacher dans la forêt avec leurs provisions. Nuits de terreur que je passais réveillée près de mon enfant. Nous n'avons pas eu de problèmes

Fin juin, je devais aller à Souillac pour les tickets d'alimentation. La route est vide, la ville est vide, dans la mairie une queue énorme. Je regarde la table où sont assis ceux qui contrôlent les papiers. Foule, mon regard croise celui d'un homme debout près de la table. Il se penche, parle à son collègue et s'avance dans la queue, contrôle les papiers. Arrivée à ma hauteur, je lui tends nos papiers. Tout était complet, contrôlé par les parents. Il les regarde puis, me saisissant par l'épaule : « Mais vous êtes idiote, on ne fera jamais rien avec vous ! ». Il me bouscule, me sort de la queue en m'entraînant vers la porte d'entrée. Arrivés dans le hall : « Filez, il y a la gestapo autour de la table ». Bondir sur mon vélo et filer vers la maison sans respirer. Quelques jours plus tard, j'ai obtenu les papiers nécessaires sans problème.

Et fin septembre 1944, Pepo de retour, la paix revenue, nous pouvons enfin respirer.

Tous ces hommes qui nous ont aidés, qui m'ont reconnue comme Juive alors que je n'ai jamais porté l'étoile. Henriette, notre femme de ménage, comment dire MERCI ? Je ne peux que prier pour eux.

Nous avons tous survécu par chance. Et je pense que c'est vrai aussi pour tous ceux qui ont survécu.